

UN SECRET DE MÉDECIN

L'ONCLE D'AMÉRIQUE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

(ADAPTED)

MACMILLAN AND CO., LIMITED  
ST. MARTIN'S STREET, LONDON

1916

COPYRIGHT

## GENERAL PREFACE

THE teaching of Modern Languages should be founded on a carefully graduated Reader, which is to serve as a basis for the acquisition of Vocabulary and Grammar and for their application in speaking and writing. To this should be added, as soon as the pupil is advanced enough, the study of good books and good literature. In reading such books we have two distinct objects in view—(1) the revision and enlargement of linguistic knowledge, (2) the understanding, appreciation, and acquisition of such thoughts and facts as they contain ; and for this purpose we use annotated texts. The process, however, of attaining these ends in a thorough manner is necessarily a slow one ; and if we confine ourselves to this elaborate treatment of the reading-book, the danger arises of the pupils forgetting part of the vocabulary and phraseology previously learnt, for the simple reason that the same words and phrases present themselves to their minds at intervals too far apart for the memory to retain them. To prevent such a misfortune some books must be read rapidly. Whether the rapid reading and the more detailed

study of a text should go on side by side in the same term, or should be taken in alternate terms, must depend on the time available for the teaching of Modern Languages. Whenever possible, it would seem advisable to read two books, one to be studied carefully, and the other to be read cursorily. The present series is an attempt to provide suitable material for Rapid Reading. In the Vocabularies added to each book will be found, in addition to the more difficult words and phrases, several sentences illustrating grammatical points. The notes are confined to the elucidation of points bearing on the subject matter found in the texts.

It is hoped that the books of this series will also be given to boys and girls for private reading in the holidays or as term-extras. The Words and Phrases at the end will enable pupils to dispense with a Dictionary, and in this way they may be encouraged to acquire a taste for reading good French works out of school. A book read in this manner should furnish material for a friendly literary causerie between teacher and pupil, which may do much to foster a taste for literature, if it is stimulating and helpful, and does not assume the form of an examination.

## INTRODUCTION

ÉMILE SOUVESTRE came of a family of Breton sailors. His bent was for a literary career, but he was not very successful at first. In the early part of his life he was successively clerk in a bookseller's shop, editor of a provincial paper, and schoolmaster. To his love for his native land, Brittany, we owe his first successful work, *Les Derniers Bretons* (four vols. 1835–1837). This was quickly followed by many others. The stories by which he is best known are *Le Philosophe sous les toits*, *Au coin du feu*, and *Sous la tonnelle*. Souvestre's writings are intended to instil respect for honest unostentatious industry, and for simple healthy sentiment as opposed to luxury and wealth and conventional artificialities. He is the advocate of the cause of the people, of the poor, and of their simplicity, honesty, and humble aspirations.

The two stories here presented will introduce the youthful reader to this well-known author, whose acquaintance they will be glad to make, as he is bound to hold their attention and whet their appetite for more of his delightful simple works.



## UN SECRET DE MÉDECIN

COMME toutes les rues de Versailles,\* la rue des Réservoirs est déserte et silencieuse de bonne heure. Dès que l'ombre du soir commence à descendre, les portes se ferment, les rideaux s'abaissent, et l'on n'aperçoit plus, dans cette large voie, que quelques 5 passants attardés qui regagnent à la hâte leur logis.

Un de ceux-ci venait d'atteindre un pavillon à un seul étage, situé presque à l'extrémité de la rue. Il en ouvrit lui-même la porte au moyen d'une petite clef, et l'on put bientôt apercevoir du dehors une faible 10 lumière qui s'allumait au rez-de-chaussée, et qui se promena quelque temps à l'intérieur, comme pour la dernière inspection du soir.

Qui eût pu la suivre l'eût d'abord vue éclairer un salon meublé avec ce luxe faux et pour ainsi dire 15 regretté qui indique le sacrifice fait aux exigences de la position ; puis un cabinet dont le bureau au cuir brillant et aux cartons sans tache prouvait l'inutilité habituelle ; enfin un escalier étroit conduisant à une chambre à coucher où elle s'arrêta. 20

Ici l'élegance économique du rez-de-chaussée avait fait place à une indigence visible. Le lit, bas et sans rideaux, était recouvert d'une cotonnade déteinte ; quelques chaises de paille, une table et un secrétaire

démodé complétaient l'aménagement, dont l'insuffisance, opposée au luxe du rez-de-chaussée, prouvait la dure nécessité, imposée à tous ceux qui commencent de retrancher sur le nécessaire afin de pouvoir se parer 5 du superflu.

Telle était, en effet, la position de M. Auguste Fournier, alors locataire du pavillon de la rue des Réservoirs. Reçu docteur en médecine après de sérieuses études qui avaient absorbé la meilleure partie 10 du petit héritage laissé par son père, il avait dû employer le reste à s'établir assez richement pour ne point repousser la confiance.

Condamné à une aisance apparente qui masquait de cruelles privations, il attendait le succès sous ce 15 déguisement de prospérité. Mais depuis près d'une année qu'il habitait Versailles, ses ressources s'épuisaient sans lui amener la clientèle toujours rêvée et toujours invisible.

Après avoir jeté un coup d'œil découragé sur la 20 nudité de sa chambre à coucher, il s'approcha de l'une des fenêtres et appuya pensivement son front contre la vitre humide.

De ce côté s'étendait une cour commune sur laquelle 25 s'ouvrailient le pavillon du jeune docteur et une vieille masure lézardée qu'habitait un ancien huissier nommé M. Duret. Ce dernier, connu dans tout le quartier pour son avarice, était propriétaire des deux maisons ainsi que d'un jardin abandonné qu'une grille de bois vermoulu séparait de la cour.

30 Une pauvre fille dont il était parrain, et qu'il avait recueillie tout enfant, tenait son ménage. Il s'était ainsi assuré, sous l'apparence d'une bienfaisante protection, une sorte de domestique sans gages, qui partageait avec reconnaissance sa pauvreté volontaire.

35 Rose ne s'était, du reste, ni hébétée, ni endurcie

dans cette rude condition ; loin de là. Toujours seule, elle avait fécondé cette solitude par la réflexion. Ignorante et sans moyens d'apprendre, elle s'était résignée à relire mille fois les quelques livres que le hasard avait fait tomber entre ses mains et elle en 5 avait extrait tout le suc et tout le parfum !

Cependant, depuis l'arrivée de M. Auguste Fournier, le cercle de ses lectures s'était un peu agrandi. Le jeune homme lui avait prêté quelques classiques égarés dans sa bibliothèque médicale, et ces prêts étaient 10 devenus l'occasion de rapports de voisinage, restreints, du reste, à de courts entretiens.

Depuis plusieurs jours, les inquiétudes personnelles du docteur l'avaient empêché de songer à Rose, lorsqu'il laperçut traversant vivement la cour et se dirigeant 15 vers son pavillon. Près d'arriver à la petite porte de derrière, elle leva la tête, reconnut M. Fournier à sa fenêtre, lui fit un signe, et prononça quelques paroles qu'il n'entendit pas.

Le jeune médecin se hâta de descendre pour ouvrir. 20

Rose, dont les traits fatigués et sans fraîcheur semblaient contredire le nom, était encore plus pâle que d'habitude, et la pauvreté de ses vêtements devenait plus apparente par un désordre qui frappa le jeune médecin.

25

— Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? demanda-t-il.

Elle paraissait émue, embarrassée, et répondit :

— Pardon . . . j'aurais voulu . . . Je venais vous demander un service . . . un grand service.

— Parlez, dit M. Fournier, en quoi puis-je vous 30 être utile ?

— Ce n'est pas à moi, mais à mon parrain. Depuis huit jours il souffre, il s'affaiblit . . . Ce matin encore il a pu se lever ; mais tout à l'heure, en se recouchant, il s'est évanoui !

35

— Je vais le voir, interrompit le jeune docteur, qui fit un pas en avant.

Rose le retint du geste.

— Pardon . . . excusez-moi, dit-elle en balbutiant 5 . . . mais mon parrain a toujours refusé d'appeler des médecins.

— Je me présenterai comme voisin.

— Et sous quelque prétexte, n'est-ce pas ? . . . M. le docteur pourrait, par exemple, demander le prix de 10 l'écurie et de la petite remise . . . tous deux lui deviendront nécessaires quand il aura son cabriolet.

Un sentiment d'amertume traversa le cœur du jeune homme. Autrefois, en effet, aux premiers jours d'illusion, il avait laissé voir cette espérance lointaine.

15 — Soit, dit-il d'un ton bref.

Et, refermant la porte du pavillon, il suivit la jeune fille jusqu'à la mesure habitée par le père Duret.

Sa conductrice le pria d'attendre quelques instants à la porte et de n'entrer qu'après elle, afin que son 20 parrain ne pût rien soupçonner.

Il s'arrêta en effet sur le seuil, entendit le malade demander à Rose si le jardin était bien fermé, si elle avait éteint le feu, si le seau n'était point resté au puits, inquiétudes d'avare auxquelles la jeune fille 25 répondit de manière à le tranquilliser.

Cependant sa voix saccadée et sifflante avait frappé le médecin. Il se décida à franchir les deux marches d'entrée et entra bruyamment, comme un visiteur qui veut s'annoncer ; mais il fut subitement arrêté par 30 l'obscurité.

L'unique pièce qui formait le logement du vieil huissier, et dans laquelle il était alors couché, n'avait d'autre lumière que celle du réverbère qui éclairait la rue, et dont la lointaine lueur transformait la nuit de 35 la mesure en ténèbres visibles auxquelles le regard

avait besoin de s'habituer. Celui du malade reconnut sur-le-champ son jeune locataire. Il se souleva sur son coude :

— Le docteur ! s'écria-t-il avec effort ; j'espére qu'il ne vient pas pour moi ! Je ne l'ai point demandé ; je 5 me porte bien !

— Aussi n'est-ce pas une visite de médecin, mais de locataire, répondit M. Fournier qui s'approchait du lit à tâtons.

— De locataire ! répéta l'ancien huissier ; c'est 10 donc pour le terme ? Je ne savais pas le terme échu . . . Alors vous apportez de l'argent ? . . Allume une chandelle, Rose, allume vite !

— Pardon, dit le jeune docteur qui était enfin arrivé au chevet du père Duret, mon terme commence 15 à peine, et je viens seulement savoir si vous pourriez, au besoin, me trouver place pour une voiture et un cheval.

— Ah ! il s'agit des hangars, reprit le vicillard ; bien, bien. Veuillez vous asseoir, voisin . . . Nous 20 n'avons pas besoin de chandelle, Rose, la lanterne suffit ; on cause mieux sans lumière. Donne ma tisane seulement.

La jeune fille lui apporta une tasse grossière qu'il vida avec l'avidité halstante que donne la fièvre. 25

— Mon remède ordinaire, docteur, répondit le malade, un bouillon de parelle ; c'est plus sain que toutes vos drogues, et ça ne coûte que la peine de cueillir la plante.

— Et vous buvez froid ?

30

— Pour ne pas garder de feu ; le feu me gêne . . . puis le bois est hors de prix . . . Quand on tient à nouer les deux bouts, il faut savoir être économique.

M. Fournier s'approcha davantage. Ses yeux, qui s'accoutumaient à l'obscurité, commençaient à distinguer 35

le visage du vieillard, marbré de plaques rouges annonçant l'ardeur de la fièvre. Tout en continuant de lui parler, il prit une de ses mains qui étaient brûlantes, et acquit la conviction que son état était 5 plus grave qu'il ne l'avait d'abord supposé.

Il voulut y ramener l'attention du père Duret, afin de le décider à quelques remèdes ; mais celui-ci s'était engagé dans le détail des avantages que présentait le hangar à louer et ne prenait point garde à autre chose.  
10 Cependant sa voix s'arrêta tout à coup. Le jeune médecin se pencha vivement sur lui, et cria à la jeune fille d'apporter une lumière.

Pendant qu'elle s'empressait de l'allumer, il souleva la tête du vieillard, seulement évanoui, lui fit respirer 15 des sels qu'il portait toujours sur lui, et ne tarda pas à lui faire reprendre ses sens.

Rose accourut dans ce moment. Le père Duret, qui rouvrait les yeux, avança la main, voulut parler, et ne fit entendre que quelques sons inarticulés ; mais 20 comme la jeune fille s'approcha pour tâcher de comprendre, il fit un effort désespéré, redressa la tête, et souffla la chandelle, qu'il éteignit !

Cependant le médecin en avait vu assez pour s'assurer que de prompts secours étaient indispensables.  
25 Il prit congé du vieil huissier, en lui recommandant le repos et promettant de venir lui reparler de l'affaire en question. Rose le suivit au delà du seuil.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle avec anxiété.

— La maladie s'annonce avec des symptômes sérieux,  
30 dit Fournier ; je vais vous écrire une ordonnance que vous exécuterez rigoureusement.

— Il faudra des remèdes ? fit observer la jeune fille avec une sorte d'inquiétude.

— Quelques-uns ; il suffira de présenter mon billet,  
35 le pharmacien vous les remettra.

Rose parut embarrassée ; le jeune homme en devina la cause.

— Ne vous inquiétez pas maintenant du prix, continua-t-il ; tout sera fourni en mon nom, et plus tard je réglerai avec le père Duret. 5

— Oh ! merci, monsieur, dit la jeune fille ; mais mon parrain comprendra que ces remèdes doivent être payés un jour, et je crains qu'il ne les refuse. Si monsieur le docteur me permettait de dire qu'ils ont été fournis par lui . . . gratuitement ! . . . Je trouverai, plus tard, moyen de tout solder sur le prix de mon travail !

— Soit ! répliqua Fournier, qui souffrait de la rougeur et de l'embarras de la pauvre fille ; faites pour le mieux, je vous aiderai. 15

Il voulut même, pour rendre son dire plus vraisemblable aux yeux du père Duret, la renvoyer près de son lit, tandis qu'il allait chercher lui-même les remèdes.

Il fallut, pour décider le vieil huissier à les prendre, lui répéter, à plusieurs reprises, que c'était un pur don 20 du voisin. Persuadé enfin que sa guérison ne lui coûterait rien, il se prêta docilement à tout ce qui lui était ordonné.

Mais le mal avait déjà fait de tels progrès que les efforts de la science devaient demeurer inutiles. 25 Fournier vit bientôt qu'il fallait abandonner tout espoir. Il renonça, en conséquence, à des remèdes devenus impuissants, et ouvrit un libre champ aux fantaisies de Duret.

Celui-ci en profita pour exprimer mille désirs et 30 former mille projets ; mais, au moment de l'exécution, l'avarice venait toujours arrêter le projet et éteindre le désir.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Rose continuait à montrer la même patience et la même abnégation. 35

## UN SECRET DE MÉDECIN

ee depuis dix années à ce joug, elle l'acceptait sans évolte. Le jeune médecin découvrait, à chaque visite, quelque nouveau trésor dans cette âme, qui ne demandait aux autres que le bonheur de se dévouer pour 5 eux.

L'intérêt chaque jour plus grand qu'il prenait à la jeune fille se reportait sur le vieil huissier, seul ami qui lui restât dans le monde. Quelque dure qu'eût été sa protection, Rose lui avait dû l'apparence d'une 10 famille. En ne voulant être que son maître, le père Duret avait été pour elle un appui.

Mais qu'allait-elle devenir après sa mort ? Elle n'avait rien à attendre de la fortune de son parrain ; car celui-ci avait un cousin, Étienne Tricot, riche 15 fermier établi dans les environs, et avec lequel il avait toujours été dans les meilleurs termes.

Tricot, qui rendait de temps en temps visite au père Duret, afin de mesurer la distance qui le séparait de son héritage, arriva justement avec sa femme au 20 plus fort de sa maladie. C'était un de ces paysans madrés qui se font grossiers pour avoir l'air franc, et parlent bien haut pour faire croire ce qu'ils disent.

A la vue du cousin mourant, il commença des lamentations auxquelles celui-ci coupa court en dé-25 clarant que ce n'était rien, et que dans quelques jours il n'y paraîtrait plus. Tricot le regarda de côté avec une hésitation inquiète.

— Vrai ? dit-il ; eh bien, ça me fait tout plein de plaisir . . . Alors, vous vous sentez mieux ?

30 — Beaucoup, beaucoup ! balbutia Duret.

— A la bonne heure ! reprit le paysan, qui regardait toujours le malade d'un air incertain. Le médecin est venu, peut-être ?

— Il vient tous les jours, répliqua le vieil huissier.  
35 — Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il n'y avait rien à faire, que tout irait bien.

→ Ah ! ah ! reprit Tricot déconcerté ; au fait, vous êtes bâti à chaux et à sable, cousin ; c'est quelque froid que vous avez attrapé, mais le creux est toujours bon.

— Oui, oui, dit Duret, qui tenait à persuader les 5 autres du peu de gravité de son mal afin de s'en persuader lui-même ; il n'y a que les forces qui manquent, mais ça reviendra.

— Et nous vous apportons de quoi pour ça, interrompit Perrine Tricot, en tirant de son panier une oie 10 toute plumée et trois bouteilles pleines.

Duret jeta un regard sur les bouteilles et sur l'oie. Séduit par l'idée d'un régal qui ne lui coûtait rien, il appela Rose, lui montra les provisions, et déclara qu'il voulait souper avec le fermier et Perrine. 15

Bientôt le parfum de l'oie rôtie remplit la chambre du malade, dont l'estomac se sentit excité par ces succulents effluves. Il se ranima à l'espoir du festin sans frais, fit dresser la table près de son lit, et trouva un reste de soif et de faim pour cette bonne chère 20 inattendue.

Tricot remplit son verre, qu'il vida d'une main tremblante pour le faire remplir de nouveau. Le vin et la nourriture, loin d'accroître son mal, au premier instant, semblèrent exalter ses forces brisées ; il se 25 redressa plus ferme ; il se mit à parler tout haut de ses projets, à serrer les mains du cousin et de la cousine, en leur donnant des conseils sur ce qu'ils devraient faire de son *pauvre héritage*.

Tricot et sa femme pleuraient d'attendrissement. 30  
Enfin, lorsqu'ils laissèrent le vieil huissier pour quelques courses indispensables dans la ville, ce fut avec promesse de venir prendre congé de lui avant de repartir.

Fournier arriva au moment où ils sortaient. Il vit 35

le malade les suivre d'un regard narquois jusqu'au delà du seuil,achever son verre, puis faire claquer sa langue avec un rire moqueur.

— Eh bien, voisin, il paraît que nous sommes 5 mieux ? dit le médecin étonné.

— Mieux . . . bégaya Duret à moitié ivre; oui, oui, bien mieux, grâce à leur dîner . . . Ah ! ah ! ah ! ils font la cour à ma succession avec des oies . . . et du vin nouveau ! . . .

10 — Ainsi, vous croyez que leur générosité est un calcul ? demanda Fournier en souriant.

— Un placement, voisin, un placement à mille pour un . . . Ils croient que je suis leur dupe, parce que je bois le vin et que je mange l'oie . . . Ah ! ah ! ah ! 15 nous verrons qui rira le dernier.

— Auriez-vous donc le projet de tromper leur espérance ?

— Pourquoi pas ? . . . Le peu que j'ai m'appartient, je suppose . . . je peux en disposer comme il me 20 plaira ; et dans le cas où je voudrais favoriser une jeune fille . . .

— Mademoiselle Rose ! interrompit vivement le jeune homme ; ah ! si vous faites cela, père Duret, vous aurez pour vous tous les honnêtes gens.

25 Le vieil huissier haussa les épaules.

— Bah ! les honnêtes gens, balbutia-t-il, que m'importe ! Ce qui m'amuse, c'est de tromper le gros . . . et sa femme.

A cette idée, Duret éclata de rire ; mais ce rire 30 convulsif alla s'éteindre dans une suffocation subite qui le fit retomber en arrière. Fournier s'empressa de lui donner tous les soins que réclamait un pareil accident. Il revint à lui, recommença à parler, et retomba bientôt dans un nouveau spasme plus intense 35 quêtant que le premier.

Le jeune médecin vit avec effroi que ces suffocations, de plus en plus rapprochées, se transformaient en agonie. Duret, dégrisé par le mystérieux pressentiment de la mort, commençait à s'effrayer.

— Ah ! monsieur Fournier, je suis mal . . . bien 5 mal, dit-il d'une voix entrecoupée . . . Est-ce qu'il y a du danger ? Avant de mourir . . . j'ai un secret à dire . . .

— Dites-le toujours, répliqua le jeune homme.

— C'est donc vrai ! reprit Duret égaré . . . Il n'y 10 a plus d'espoir . . . plus aucun . . . Mon Dieu ! il faut renoncer à tout ce que j'ai amassé . . . avec tant de peine . . . tout laisser aux autres . . . tout . . . tout !

L'avare se tordait les mains avec une rage 15 désespérée.

Fournier s'efforça de le calmer en lui parlant de Rose, alors sortie, mais qui allait rentrer.

— Oui, je veux la voir, murmura Duret, pauvre fille ! . . . Ils voudront la dépouiller ; mais j'ai fait sa 20 part . . . elle n'a qu'à chercher . . .

Il s'arrêta.

— Où cela ? demanda Fournier, penché sur le lit.

— Ah ! il y a encore . . . de l'espoir . . . soupira Duret. Dites . . . ce n'est . . . qu'une faiblesse . . . 25

— Où votre filleule doit-elle chercher ? répéta le jeune homme, qui voyait les yeux du moribond se vitrer.

— Ouvrez . . . la fenêtre . . . bégaya l'huissier ; je veux voir . . . le jour . . . Allez au jardin . . . 30 là-bas . . . derrière le puits . . . le chapiteau . . .

La voix s'éteignit . . . un frémissement convulsif agita la face, puis tout resta immobile. Maître Duret avait rendu le dernier soupir.

Rose rentra peu après. Sa douleur, en apprenant 35

la mort de son parrain, fut silencieuse, mais sincère. C'était le seul homme qui eût pris garde à son existence ; et sa tendresse s'était reportée sur lui, faute d'un plus digne.

5 Le cousin Tricot et sa femme la trouvèrent agenouillée près du mort, le visage appuyé sur une de ses mains qu'elle baignait de larmes.

Tous deux commencèrent par prendre possession de la maison en s'emparant des clefs cachées sous le 10 traversin du mort ; puis Tricot laissa sa femme à la garde de l'héritage, et courut pour remplir les formalités nécessaires pour les funérailles. Rose attendit vainement de la paysanne un mot de sympathie ou d'encouragement : on la laissa désolée près du mort, 15 jusqu'au moment où l'on vint enlever sa bière.

La jeune fille eut le courage de suivre le convoi au cimetière ; mais lorsqu'elle revint, ses forces étaient brisées et son courage à bout. Arrivée près du seuil, elle hésita à le franchir.

20 Tricot et sa femme, qui étaient déjà rentrés, avaient commencé l'inventaire de ce qui allait leur appartenir : les armoires étaient ouvertes, les meubles en désordre . . . Rose sentit son cœur se serrer et s'assit sur le banc de pierre dressé près de la porte.

25 Les mains jointes sur ses genoux et la tête baissée, elle laissait couler ses pleurs silencieusement. Une voix qui la nommait lui fit relever les yeux ; elle reconnut M. Fournier.

Celui-ci l'avait aperçue en rentrant, et, touché de 30 son abandon, il venait lui adresser quelques consolations.

Rose ne put d'abord répondre que par des larmes. Le jeune homme lui demanda doucement pourquoi elle restait ainsi dehors, et l'engagea à bravør l'impressions douloureuse qu'elle devait éprouver en rentrant.

— Pardon, monsieur, dit Rose à demi-voix, ce n'est point par ménagement pour mon chagrin que je reste ici ; mais, si j'entrais, j'aurais peur de gêner les parents.

— Ils sont donc venus ? demanda le jeune homme. 5

— Avec M. Leblanc.

— L'ancien notaire condamné pour escroquerie ?

— Prenez garde, il peut vous entendre !

Fournier jeta un regard dans l'intérieur, et vit le cousin Tricot et sa femme occupés à vider les 10 armoires.

— Ils prennent tout ! s'écria-t-il.

— Ils en ont le droit, répliqua Rose doucement.

— C'est ce qu'il faut savoir, reprit Fournier en franchissant le seuil. 15

L'ex-notaire, qui triait les papiers d'un grand portefeuille trouvé dans l'armoire du défunt, se retourna.

— Arrêtez, monsieur, s'écria le jeune homme ; ce n'est point à vous d'examiner ces titres !

— Pourquoi cela ? demanda M. Leblanc. 20

— Parce qu'ils peuvent intéresser la succession du mort.

— Eh bien, la succession, c'est-il pas à nous qu'elle revient ? s'écria Tricot.

— Qu'en savez-vous ? répliqua Fournier ; le père 25 Duret peut avoir laissé un testament.

— Un testament ! répétèrent le paysan et sa femme, en se regardant avec effroi.

— Monsieur en serait-il dépositaire ? demanda Leblanc d'un ton doucereux. 30

— Je ne dis point cela, reprit le médecin ; mais le défunt m'a positivement déclaré à cet égard son intention.

— Et monsieur devait sans doute être son légataire ? demanda Leblanc avec la même politesse ironique. 35

Le médecin rougit.

— Il ne s'agit point de moi, monsieur, répliqua t-il avec impatience, mais de la filleule du père Duret.

— Ah ! c'est pour Rose ? interrompit Perrine Tricot 5 d'une voix criarde ; le bourgeois est donc son parent, pour prendre comme ça ses intérêts ?

— Je suis son ami, madame.

Les deux Tricot l'interrompirent par un grossier éclat de rire.

10 — Alors monsieur a sans doute une procuration ? objecta Leblanc.

— J'ai la résolution arrêtée de faire respecter ses droits par tous les moyens en mon pouvoir, dit Fournier, qui évita de répondre directement ; bien 15 qu'étranger à l'étude des lois, je sais, monsieur, qu'elles ordonnent, dans le cas où vous vous trouvez, certaines formalités protectrices dont nul ne peut s'affranchir. Avant d'entrer en possession de l'héritage du mort, il faut savoir à qui il appartient.

20 — Et si nous le prenons provisoirement ? fit observer M. Leblanc, qui continuait à parcourir les papiers du portefeuille.

— Alors on pourra vous demander compte de la violation de la loi.

25 — Au moyen d'un procès, n'est-ce pas ? mais un procès coûte cher, monsieur le docteur, et votre protégée aurait, je crois, quelque peine à payer les frais !

— C'est-à-dire que vous abusez de sa pauvreté pour 30 attenter à ses droits ! s'écria Fournier indigné.

— Nous en usons seulement pour sauvegarder les nôtres, répondit tranquillement M. Leblanc.

— Eh bien, alors, c'est moi qui exige l'exécution de la loi ! reprit le jeune homme avec énergie. Le défunt 35 a reçu de moi des soins, des remèdes, des secours de

tous genres ; je demande que le paiement de la dette soit garanti, et je réclame pour cela l'apposition des scellés.

Ici les époux Tricot, qui déjà vingt fois avaient voulu s'entremettre, poussèrent les hauts cris . . . 5 M. Leblanc les apaisa d'un geste.

— Soit, dit-il, en se tournant, avec un sourire, vers le jeune homme ; monsieur le docteur est alors en mesure de nous prouver la légitimité de sa créance ? Il peut nous présenter ses livres pour les visites, des 10 reçus pour les secours, une preuve écrite pour les remèdes ?

— Monsieur, dit Fournier embarrassé, un médecin ne prend point de telles précautions avec ses malades ; mais vous pouvez interroger mademoiselle Rose . . . 15

— Vous avez raison, reprit Leblanc en souriant, vous témoignez pour elle, elle témoignera pour vous ; ce n'est qu'une juste réciprocité. Malheureusement, les tribunaux ne se laissent point conduire par les élans de sympathie ou de reconnaissance, et jusqu'à ce 20 que monsieur le docteur ait régulièrement établi ses droits, il voudra bien nous permettre d'exercer ceux que nous tenons de la parenté.

— Oui, s'écria Tricot, dont la colère jusqu'alors réprimée n'avait fait que grossir ; et puisque le bourgeois aime les procès, on lui fournira l'étoffe de quelques petits !

— A lui et à sa protégée ! ajouta Perrine.

— On leur demandera, par exemple, à tous deux, où le cousin Duret a placé ses économies . . . 30

— Ce qu'il a fait de son argenterie ; car il en avait, je l'ai vue.

— Et comme ils étaient seuls à la maison quand le cousin a tourné l'œil . . .

— Faudra bien qu'ils rendent ce qui manque. 35

— Misérables ! s'écria Fournier hors de lui à ce soupçon infâme, et voulant s'élancer sur Tricot, la main levée.

Rose, qui venait d'entrer, se jeta à sa rencontre.

5 — Laisse-le, laisse-le ! cria Tricot, qui s'était armé d'une pelle rencontrée par le hasard.

— Et prends garde à toi-même, intrigante ! ajouta Perrine en menaçant du poing la jeune fille.

— Oh ! venez, murmura Rose, qui s'efforçait 10 d'entrainer le médecin.

Celui-ci hésita un instant ; mais redevenant enfin maître de lui-même, il jeta un regard de mépris à ses insulteurs, et suivit la jeune fille hors de la masure.

Ce fut seulement à la porte du pavillon que tous 15 deux s'arrêtèrent. Rose joignit les mains, et levant vers Fournier ses yeux rougis par les larmes :

— Oh ! pardou, monsieur, dit-elle, de ce que vous avez enduré pour moi ; pardon et merci !

— Et qu'allez-vous devenir maintenant, Rose ? 20 demanda le jeune homme attendri.

— Je ne sais pas encore, monsieur, répondit-elle : aujourd'hui je suis triste, je ne puis penser à rien. Je veux me donner jusqu'à demain pour reprendre courage. La mercière me recevra bien pour cette nuit . . . et 25 après . . . eh bien, après . . .

Fournier lui prit la main en silence ; elle répondit faiblement à son étreinte, lui dit adieu d'une voix basse, et sortit.

Le cœur du jeune homme était gros d'indignation. 30 Remonté chez lui, il se mit à parcourir sa chambre d'un pas agité. Il se demandait en vain par quel moyen il pourrait secourir cette pauvre abandonnée qui venait de le quitter.

Si le père Duret avait véritablement laissé un 35 testament, nul doute que M. Leblanc et les Tricot

ne l'eussent supprimé ; mais comment prouver cette suppression ?

D'un autre côté, le testament pouvait avoir échappé jusqu'alors aux recherches des intéressés ; car les paroles du mourant permettaient de croire qu'il l'avait 5 caché. Il s'était vanté d'avoir fait la part de Rose, il avait recommandé de chercher . . . Mais là s'étaient arrêtées ses révélations ; la mort ne lui avait point permis d'en dire davantage.

Le jeune homme, échauffé par une sorte de fièvre, 10 se perdait en suppositions. Le soir était venu, et, le front appuyé sur la vitre, il avait vu les cousins du mort et leur conseiller sortir avec les papiers et les objets les plus précieux.

Il promenait les yeux, au hasard, sur la mesure 15 abandonnée, la cour déserte et le jardin en friche, lorsqu'ils s'arrêtèrent tout à coup sur un puits en ruine placé à l'extrémité de ce dernier et adossé à un mur qu'ornaient encore les débris d'une corniche. Cette vue lui rappela subitement les derniers mots prononcés par 20 le père Duret : *Au jardin . . . derrière le puits . . . le chapiteau . . .* Ce fut pour lui comme un trait de lumière ! Là devait être le secret du mort !

Animé d'une de ces confiances subites qui ressemblent à l'inspiration, il descendit vivement, traversa la 25 cour, ouvrit, après quelques efforts, la porte du jardin, et arriva près du puits.

La margelle à demi écroulée laissait voir, de loin en loin, de larges crevasses remplies de plâtres brisés, qu'il examina d'abord et s'efforça de sonder ; mais il 30 ne put rien découvrir.

L'arrière du puits, sous le fragment de chapiteau qui avait autrefois soutenu la corniche, était précisément le seul endroit qui ne présentât aucun vide ; la pierre de taille, solidement calée, avait gardé tout son aplomb. 35

Après avoir tourné deux ou trois fois autour de l'orifice, s'être penché pour examiner le dedans et le dehors, Fournier eut honte de sa crédulité.

Il haussa les épaules, jeta vers le puits un dernier regard de désappointement, et reprit le chemin du pavillon.

Cependant, malgré tout, son esprit conservait un doute involontaire. Près de quitter le jardin, il se retourna, et aperçut de nouveau le puits, le mur, le chapiteau.

— C'est pourtant bien le lieu désigné par le père Duret, se dit-il ; mais près du mur il n'y a rien, la pierre de la margelle est à sa place.

Ici il s'arrêta brusquement.

— Au fait, pensa-t-il, pourquoi est-elle la seule qui soit restée solidement scellée ?

Cette simple réflexion lui fit rebrousser chemin. Il examina de nouveau avec plus d'attention la pierre taillée, s'aperçut qu'elle avait été récemment consolidée par de moindres cailloux, et que l'on avait rempli de terre les interstices.

Il s'efforça de l'ébranler en arrachant ces légers points d'appui, réussit à lui faire perdre son aplomb, et enfin à la déplacer. Un vide apparut alors dans la maçonnerie, et il en retira, avec de grands efforts, un coffret cerclé de fer.

Fournier, saisi d'une sorte de vertige, remplit de terre et de cailloux la crevasse qui avait servi de cachette, replaça le mieux possible la pierre de la margelle, et transporta chez lui la précieuse cassette.

Arrivé à sa chambre, il la déposa à terre et essaya de l'ouvrir ; mais elle était fermée d'une serrure solide dont il n'avait point la clef. Après plusieurs tentatives inutiles, il s'assit, les regards fixés sur le coffret, et se mit à réfléchir.

Que devait-il faire de ce trésor tombé entre ses mains par hasard ? A qui devait-il le remettre ? La loi lui désignait les Tricot, la justice naturelle et son inclination lui indiquaient Rose !

Évidemment ce devait être là cette part faite pour elle par son parrain, ainsi qu'il l'avait déclaré lui-même au moment de mourir. Sa dernière volonté, clairement exprimée, avait été de soustraire son héritage à lavidité du cousin, afin d'en doter celle qui lui avait tenu lieu de fille. Le temps seul lui avait manqué pour donner à ce désir une forme authentique ; peut-être même l'avait-il donnée : car savait-on ce qui s'était passé dans cette prise de possession prématuée du cousin ?

Le testament du père Duret avait pu être découvert et détruit par maître Leblanc. Une telle violation de droits, très probable, sinon constatée, ne justifiait-elle pas toutes les représailles ?

Quelque convaincantes que ces raisons parussent au jeune médecin, il résolut d'attendre jusqu'au lendemain avant de se décider. Quoi qu'il pût se dire, en effet, quelque chose murmurerait en lui. Il sentait qu'il substituait sa propre justice à celle de la société, et son bon sens lui criait que chaque homme n'avait point droit de faire, des grandes règles imposées à tous, une sorte d'ordonnance provisoire dont il pouvait à volonté effacer ou modifier les articles.

La nuit se passa ainsi dans des alternatives de décision et de scrupule qui l'empêchèrent de dormir.

Le jour venu, Fournier continuait à délibérer avec lui-même, lorsqu'on frappa timidement à sa porte ; il alla ouvrir, et se trouva en face de la jeune fille.

Celle-ci s'excusa, tremblante et les yeux baissés, de le déranger de si bonne heure ; Fournier la fit entrer, et l'invita à s'asseoir.

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle en restant debout près de la porte ; je venais seulement pour prendre congé.

— Vous partez ? interrompit Fournier.

5 — Pour Paris, où l'on promet de me faire entrer en service.

— Vous ?

— Il le faut bien. Ainsi, du moins, je ne serai à la charge de personne.

10 — Et que diriez-vous, si je vous faisais tout à coup plus riche que vous ne l'avez jamais rêvé ?

— Moi ? répliqua la jeune fille en le regardant stupéfaite.

— Si j'avais ici pour vous un trésor ?

15 — Un trésor ?

— Regardez !

Il l'entraîna rapidement dans sa chambre, lui montra le coffret encore posé à terre, et raconta tout ce qui s'était passé.

20 Rose, qui d'abord avait eu peine à comprendre, ne put supporter une pareille joie ; elle contemplait la cassette, et riait et pleurait à la fois. Mais, regardant tout à coup le jeune homme, elle joignit les mains, et s'écria :

25 — Ah ! vous serez donc enfin aussi heureux que vous le méritez !

— Moi ? dit Fournier en reculant.

— Vous, vous ! répéta Rose exaltée. Ah ! croyez-vous que je n'ai point remarqué tout ce qui vous manquait ici ? . . . que je n'ai point deviné vos inquiétudes ? . . . Ma pauvreté me pesait moins que la vôtre, car moi je l'avais acceptée ; mais vous, il faut que vous ayez votre place. Prenez tout, monsieur ; tout est à vous, tout est pour vous !

35 Et la pauvre fille, baignée de larmes de joie,

s'efforçait de soulever le coffret pour le remettre aux mains du médecin.

Celui-ci, d'abord étonné, puis attendri, voulut l'arrêter.

— Ah ! vous ne pouvez refuser, continua-t-elle plus 5 vivement. N'est-ce pas à vous que je dois cette fortune ? Je veux que tout le monde le sache, et, avant tous les autres, ceux qui ont refusé de vous rendre justice !

Fournier s'écria que c'était inutile ; mais Rose ne 10 l'écouta point. Elle venait de voir arriver les nouveaux hérétiers, et déclara qu'elle allait les appeler.

Le médecin, effrayé, l'arrêta par le bras.

— Voulez-vous donc perdre ce qu'un heureux hasard vous a livré ? s'écria-t-il. 15

— Perdre ! répéta la jeune fille sans comprendre.

— N'avez-vous point deviné que ces gens pourraient réclamer la restitution du coffret ?

— Comment ?

— Vous n'avez aucun titre à sa possession. 20

Rose tressaillit, et regarda Fournier en face.

— Alors il ne m'appartient pas ? dit-elle brusquement.

— Tout atteste que votre parrain vous le destinait ; seulement la loi veut d'autres preuves. 25

— La loi ! ajouta la jeune fille ; mais tout le monde doit lui obéir !

— A moins qu'on ne puisse lui opposer la décision de sa propre conscience . . .

— Non, non, reprit vivement Rose, la conscience 30 peut nous empêcher de profiter de tous nos droits, mais jamais diminuer nos devoirs. Ah ! j'avais mal compris ; ce dépôt n'est point à moi, et tout ce bonheur n'était qu'un rêve.

En parlant ainsi, elle était devenue très pâle ; mais 35

sa voix ni ses regards ne trahissaient aucune hésitation.

Quant à Fournier, une sorte de réaction venait de s'opérer en lui ; l'admiration avait succédé à l'atteinte drissment. Tous les paradoxes inventés depuis la veille par son esprit tombèrent devant cette droiture naïve, et son âme était subitement revenue à ses nobles instincts.

Sans répondre un seul mot à la jeune fille, il alla chercher les héritiers, fit appeler un notaire, et déposa entre ses mains l'opulente cassette.

Une petite clef, que les Tricot avaient trouvée attachée au cou du mort, l'ouvrit sur-le-champ, et laissa voir de vieille argenterie mêlée à plusieurs milliers de 15 pièces d'or !

Le paysan et sa femme pleurèrent de joie.

Le notaire compta d'abord les espèces, sous lesquelles il trouva une liasse de billets de banque. Quand tout fut inventorié, la somme montait à près de trois cent 20 mille francs !

Tricot s'approcha de la table en chancelant, prit le coffret vide et le secoua : un dernier papier, caché entre le bois et la doublure, tomba à terre.

— Encore quéqu'chose à ajouter au magot ! dit le 25 paysan, qui releva la feuille volante et la présenta au notaire.

Celui-ci l'ouvrit, y jeta les yeux, et fit un mouvement de surprise.

— C'est un testament, dit-il.

30 — Un testament ! s'écrierent toutes les voix.

— Par lequel M. Durot choisit pour légataire universelle mademoiselle Rose Fleuriot, sa filleule.

Quatre cris partirent en même temps, cris de surprise, de joie et de désappointement ! Tricot 35 voulut s'élançer sur le papier ; mais le notaire se rejeta

en arrière. Il fallut user de violence pour se débarrasser des deux époux frustrés, qui sortirent en accablant tous les assistants de menaces et de malédictions.

M. Leblanc, qu'ils coururent consulter, eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que leur malheur était sans remède, et que tous les procès ne pourraient les remettre en possession de l'héritage du père Duret.

Fournier ne tarda point à devenir l'heureux mari de Rose, qui ne fut pas seulement pour lui une compagnie de bonheur, mais un conseil et un appui.

## L'ONCLE D'AMÉRIQUE

BIEN qu'au commencement de ce siècle<sup>1</sup> Dieppe eût déjà beaucoup perdu de son importance, ses expéditions maritimes avaient encore une grandeur que le commerce restreint de nos jours ne peut faire soupçonner. Le temps des fortunes fabuleuses n'était point tellement passé qu'on ne vit parfois revenir des pays lointains quelques-uns de ces millionnaires inattendus dont le théâtre a tant abusé, et l'on pouvait encore, sans trop de naïveté, croire à la réalité des oncles d'Amérique.

En effet, on montrait alors à Dieppe plus d'un négociant dont les navires remplissaient le port, et qu'on avait vus partir, quelque vingt ans auparavant, en simple jaquette de matelot. Ces exemples étaient un encouragement pour les forts et une éternelle espérance pour les déshérités. Ils rendaient l'in vraisemblable possible et l'impossible vraisemblable. Les malheureux se consolaient de la réalité en espérant un miracle.

Ce miracle semblait près de s'accomplir pour une pauvre famille du petit village d'Omonville, situé à quatre lieues de Dieppe.

La veuve Mauvaire avait subi de rudes épreuves. Son fils aîné, le véritable soutien de la famille, était

mort dans un naufrage, laissant quatre enfants à la charge de la vieille femme.

Ce malheur avait arrêté et peut-être rompu le mariage de sa fille Clémence, en même temps qu'il dérangeait les projets de son fils Martin, qui avait dû 5 quitter ses études pour venir reprendre sa part des travaux de la ferme.

Mais au milieu de l'inquiétude et de l'abattement de la pauvre famille, une espérance rayonna tout à coup ! Une lettre écrite de Dieppe annonça le retour 10 d'un beau-frère de la veuve, parti depuis vingt ans. L'oncle Bruno revenait *avec quelques curiosités du Nouveau-Monde*, ainsi qu'il le disait lui-même, et dans la résolution de s'établir à Dieppe.

Sa lettre faisait, depuis la veille, l'objet de toutes 15 les préoccupations. Évidemment le marin revenait avec quelques tonnes d'écus, dont il ne refuserait pas de faire part à sa famille.

Une fois en route, l'imagination marche vite. Chacun ajouta ses suppositions à celles de Martin ; 20 Julienne elle-même, la filleule de la veuve, qui habitait la ferme moins comme servante que comme parente d'adoption, se mit à chercher ce que l'oncle d'Amérique pourrait lui donner.

— Je lui demanderai un caraco de drap et une 25 croix d'or, dit-elle après une nouvelle lecture de la lettre que Martin venait de faire tout haut.

— Ah ! dit la veuve en soupirant, si mon pauvre Didier vivait, voilà qu'il eût trouvé un protecteur.

— Il y a toujours ses enfants, marraine, fit observer 30 la jeune fille, sans compter mam'selle Clémence, qui ne refuserait pas une dot.

— Pourquoi faire ? dit Clémence, en secouant tristement la tête.

— Pourquoi ? répéta Julienne ; mais pour que les 35

parents de M. Marc n'aient plus rien à dire. Ils ont eu beau embarquer leur fils, à cette fin d'empêcher le mariage ; si l'oncle Bruno le veut, le futur sera bientôt de retour.

5 — Reste à savoir s'il a envie de revenir, objecta la jeune fille à demi-voix.

— Eh bien ! si ce n'est pas lui, tu en trouveras un autre, dit Martin, qui ne voyait que le mariage de sa sœur, tandis que celle-ci voyait surtout le mari ; avec 10 un oncle d'Amérique, on trouve toujours une bonne alliance. Qui sait même s'il n'a pas avec lui quelque compagnon millionnaire dont il voudra se faire un neveu ?

— Oh ! j'espère bien que non ! s'écria Clémence 15 effrayée ; rien ne presse pour mon mariage.

— Ce qui presse, c'est de trouver une place pour ton frère, reprit la veuve d'un ton chagrin.

— Monsieur le comte me fait toujours espérer l'office de régisseur de ses fermes, objecta Martin.

20 — Mais il ne se décide pas, reprit la vieille femme ; en attendant, le temps se passe et le blé se mange. Les grands seigneurs ne savent pas ça ; leur esprit est au plaisir, et quand ils se rappellent le morceau de pain qu'ils vous ont promis, vous êtes déjà mort de famine.

25 — Nous n'aurons plus ça à craindre avec l'amitié de l'oncle Bruno, dit Martin ; il n'y a pas à se tromper ; sa lettre dit : "J'arriverai demain à Omonville, avec tout ce que je possède." Ce qui signifie qu'il ne compte pas nous oublier.

30 — Il doit être en route, interrompit la veuve, il peut arriver à chaque instant. Avez-vous bien tout préparé, Clémence ?

La jeune fille se leva et montra le buffet garni avec une abondance inaccoutumée. Près d'un gigot de 35 mouton qu'on venait de retirer du four se dressait un

énorme quartier de lard fumé, flanqué de deux assiettes de fôraces de froment et d'une terrine de crème douce. Plusieurs pots de cidre complétaient ce menu, qui fit pousser aux enfants des cris d'admiration et de convoitise.

5

La veuve choisit alors dans son armoire à linge une nappe et des serviettes jaunies par le manque d'usage. La jeune servante prit les assiettes les moins ébréchées et commença à mettre le couvert, en plaçant au haut bout de la table l'unique cuiller d'argent que possédât la famille.

On achevait ces préparatifs, lorsqu'un des enfants, qui faisait le guet au dehors, se précipita dans la maison en criant :

— Le voici ! le voici !

15

— Qui cela ? demanda-t-on de toutes parts.

— Eh bien ! parbleu ! l'oncle Bruno, répondit une voix forte et joviale.

La famille entière se retourna. Un matelot venait de s'arrêter sur le seuil et restait encadré dans la baie de la porte subitement ouverte ; il tenait sur le poing droit un perroquet vert, et de la main gauche un singe de moyenne espèce.

Les petits enfants épouvantés se sauvèrent dans le giron de la grand'mère, qui ne put elle-même retenir un cri. Martin, Clémence et la servante regardaient stupéfiés.

— Comment ! est-ce qu'on a peur de ma ménagerie ? reprit Bruno en riant. Allons, braves gens, remettez-vous le cœur et qu'on s'embrasse ; je viens de faire trois mille lieues pour ça !

Martin se hasarda le premier ; puis vinrent Clémence, la veuve et les plus grands de ses petits-fils ; mais rien ne put décider la petite-fille ni le cadet à s'approcher.

35

Bruno s'en dédommagera en embrassant Julienne.

— Par ma foi ! j'ai cru que je n'arriverais jamais, reprit-il ; savez-vous, maman Mauvaise, qu'il y a une bonne bordée à courir de Dieppe à votre maison ?

5 Martin remarqua alors les chaussures du marin, qui étaient couvertes de poussière.

— Est-ce que l'oncle Bruno est venu à pied ? demanda-t-il tout surpris.

— Parbleu ! voudrais-tu que je fusse venu en canot 10 à travers vos champs de blé ? répondit le matelot gaiement.

Martin se tourna vers la porte :

— Mais . . . les bagages ? . . . hasarda-t-il.

— Mes bagages, je les ai sur moi, dit Bruno. Un 15 marin, mon petit, ça n'a besoin pour garde-robe que d'une pipe et d'un bonnet de nuit.

La veuve et les enfants se regardèrent.

— Pardon, objecta le garçon ; mais, d'après la lettre de l'oncle, j'avais cru . . .

20 — Quoi donc ? que j'arrivais avec un vaisseau à trois ponts ?

— Non, reprit Martin, qui s'efforça de rire agréablement, mais avec vos malles . . . pour un long séjour ; car vous nous aviez fait espérer que vous resteriez 25 longtemps.

— Moi ?

— La preuve, c'est que vous nous avez dit venir avec tout ce que vous possédiez.

— Eh bien, le voilà, tout ce que je possède ! s'écria 30 Bruno : mon singe et mon perroquet.

— Quoi ! c'est tout ? s'écria la famille d'une seule voix.

— Avec mon coffre de matelot, où il y a pas mal de bas sans pieds et de chemises dépouillées de 35 manches ! Mais on n'en est pas plus triste pour ça,

mes enfants. Tant que la conscience et l'estomac sont en bon état, le reste n'est qu'une farce ! Faites excuse, belle-sœur ; je vois là du cidre, et vos quatre lieues de chemin de terre m'ont desséché le gosier. Houp !  
Rochambeau,<sup>\*</sup> salut les parents.

5

Le singe fit trois gambades, puis alla s'asseoir un peu plus loin, en se grattant le museau.

Le marin, qui avait gagné la table, se servit à boire.

La famille paraissait consternée. En voyant le couvert mis, Bruno s'était assis sans façon et avait déclaré qu'il mourait de faim. Bon gré, mal gré, il fallut servir le lard fumé qui avait été aperçu ; mais la veuve Mauvaire referma le buffet sur le reste.

Le matelot, que Martin continuait à interroger, raconta alors comment il avait parcouru vingt ans les mers de l'Inde sous divers pavillons, sans autres gains que sa paye, aussitôt dépensée que reçue. Enfin, au bout d'une heure, il parut évident que l'oncle Bruno n'avait pour fortune que beaucoup de bonne humeur et un excellent appétit.

20

Le désappointement fut général, mais se traduisit selon le caractère de chacun. Tandis qu'il n'éveillait chez Clémence que de la surprise mêlée d'un peu de tristesse, chez Martin c'était un dépit humilié, et chez la veuve du regret et de la colère.

25

Ce changement de dispositions ne tarda pas à s'exprimer. Le singe ayant effrayé la petite fille en la poursuivant, sa grand'mère exigea qu'il fût relégué dans une écurie abandonnée ; et le perroquet s'étant permis de becqueter dans l'assiette du matelot, Martin le déclara impossible à supporter.

Clémence ne dit rien, mais elle sortit avec Juliette pour vaquer aux soins du ménage, tandis que la veuve allait reprendre son rouet hors du seuil.

Resté seul avec son neveu, qui cherchait à donner

35

l'apparence de la distraction à son air maussade, l'oncle Bruno reposa tranquillement le verre qu'il avait vidé à petits coups, sifflota un instant, puis, s'appuyant des deux coudes sur la table, il regarda Martin en face.

5 — Sais-tu bien, garçon, dit-il tranquillement, que le vent me paraît être un peu au nord-est dans la maison ? Vous avez tous des mines qui font froid au cœur, et personne ne m'a encore adressé ici le plus petit mot d'amitié. Ce n'est pas comme ça qu'on reçoit un parent qu'on n'a pas vu depuis vingt ans !

Martin répondit assez brusquement que l'accueil était ce qu'il pouvait être, et qu'il ne dépendait pas d'eux de lui faire meilleure chère.

— Mais il dépend de vous de faire meilleur visage, 15 répliqua Bruno. Au reste, c'est assez causé sur l'article, mon petit, je n'aime pas les querelles de ménage. Rappelle-toi bien seulement que vous vous repentirez un jour de la chose ; je ne te dis que ça !

Ayant ainsi parlé, le matelot se coupa une nouvelle 20 tranche de lard et se remit à manger.

Martin, frappé de ces paroles, eut un soupçon.

— L'oncle Bruno n'aurait point cet air d'assurance, pensa-t-il, s'il ne possédait, comme il le prétend, qu'un singe et un perroquet ! Nous avons été dupes d'une 25 ruse ; il a voulu nous éprouver, et l'espèce de menace qu'il vient de me faire l'a trahi ; vite, tâchons de réparer notre sottise et de le ramener à nous !

Il courut aussitôt à sa mère et à sa sœur pour leur faire part de sa découverte. Toutes deux se hâtèrent 30 de rentrer : les visages, qui étaient partis renfrognés, revenaient épanouis et souriants. La veuve s'excusa de ce que les nécessités du ménage l'eussent forcée à quitter le cher beau-frère, et s'étonna de ne pas voir la table mieux servie.

35 — Eh bien ! s'écria-t-elle, où sont les fouaces et la

creme que j'avais mises à part pour Bruno ? Julianne, à quoi pensez-vous, ma chère ? Et vous, Clémence, voyez s'il ne reste pas des noisettes dans le petit buffet.

La jeune fille obéit, et, quand tout fut sur la table, 5 elle vint s'asseoir souriante vis-à-vis du matelot. Celui-ci la regarda avec complaisance.

— Eh bien ! à la bonne heure ! dit-il, voilà une figure de vraie parente ; je retrouve la fille de mon pauvre Georges ! 10

Et, lui passant la main sous le menton :

— Du reste, ce n'est pas d'aujourd'hui que je te connais, petiote, ajouta-t-il ; il y a longtemps qu'on me parle de toi.

— Qui cela ? demanda la jeune fille étonnée. 15

Avant que le matelot eût répondu, une voix haute et brève fit entendre le nom de Clémence. Celle-ci se retourna stupéfaite et ne vit personne.

— Ah ! ah ! tu ne sais pas qui t'appelle ! dit le matelot en riant. 20

— Clémence ! Clémence ! redit la même voix.

— C'est le perroquet ! s'écria Martin.

— Le perroquet ! répéta la jeune fille, et qui donc lui a appris mon nom ?

— Quelqu'un qui ne l'a pas oublié, répondra Bruno 25 en clignant de l'œil.

— Vous, mon oncle ?

— Non, fillette, mais un jeune matelot d'Omionville.

— Marc !

— Je crois bien que c'est son nom ! 30

— Vous l'avez donc vu, mon oncle ?

— Un peu, par la raison que je suis revenu sur le navire où il était embarqué.

— Il est de retour ?

— Avec une part de voyage qui lui permettra, 35

dit-il, de se mettre en ménage sans avoir besoin de ses parents pour lui prendre la crémaillère.

— Et il vous a parlé . . .

— De toi, dit le marin, qui acheva la pensée de sa 5 nièce, assez souvent pour que Jako ait retenu le nom, comme tu vois.

Clémence devint rouge de plaisir, et la veuve elle-même ne put retenir un geste de satisfaction. Le mariage projeté entre sa fille et Marc lui avait toujours 10 souri, et elle s'était sérieusement affligée des obstacles apportés, dans ces derniers temps, par la famille du jeune homme.

Bruno lui apprit que celui-ci n'avait été retenu à Dieppe que par les formalités nécessaires à son 15 débarquement, et qu'il arriverait probablement le lendemain, plus amoureux que jamais.

Cette nouvelle réjouit tout le monde, mais particulièrement Clémence, qui embrassa son oncle avec un véritable transport de reconnaissance. Bruno la retint 20 un instant, la tête sur son épaule.

— Allons, nous voilà bons amis à la vie, à la mort, pas vrai ? dit-il en riant ; aussi, pour que tu ne t'ennuies pas trop à attendre le matelot, je te donne mon perroquet ; ça te parlera de lui.

25 Clémence embrassa de nouveau son oncle avec mille remerciements, et tendit les mains à l'oiseau, dont elle n'avait plus peur ; il s'élança sur son bras en criant :

— Bonjour, Clémence !

30 Tout le monde éclata de rire, et la jeune fille ravie l'emporta en le bâissant.

— Vous venez de faire une heureuse, frère Bruno, dit la veuve, qui la suivit des yeux.

— Je voudrais bien que ce ne fût pas la seule, 35 répondit le marin, en redevenant sérieux ; vous aussi,

belle-sœur, j'aurais quelque chose à vous offrir, mais j'ai peur de vous remuer un triste souvenir dans le cœur.

— Il s'agit de mon fils Didier ! s'écria la vieille femme, avec cette lucide promptitude des mères.

— Vous l'avez dit, reprit Bruno. Quand il a 5 fait naufrage, là-bas, nous étions malheureusement séparés . . . Si le hasard nous est mis sur le même navire, qui sait ? je nage à rendre des points aux marsouins, moi ; j'aurais peut-être pu lui donner un coup d'épaule, comme à l'affaire du Tréport. 10

— En effet, vous lui aviez une fois sauvé la vie ! s'écria la veuve, subitement rappelée à un lointain souvenir ; je n'aurais jamais dû l'oublier, beau-frère.

Elle avait tendu une main au matelot ; celui-ci la serra dans les siennes. 15

— Bah ! ce n'est rien, dit-il avec bonhomie, un simple service de voisinage ; mais dans l'Inde il n'y avait pas moyen : quand notre navire est arrivé, celui de Didier était à la côte depuis quinze jours. Tout ce que j'ai pu faire, ça été de savoir où on l'avait enterré, et d'y planter une croix de bambou.

— Vous avez fait cela ! s'écria la mère baignée de larmes ; oh ! merci, Bruno ; merci, frère !

— Ce n'est pas tout, reprit le matelot, qui s'attendrissait malgré lui : j'ai su que des gueux avaient vendu 25 les nippes des noyés ; à force de chercher j'ai retrouvé la montre du neveu, je l'ai rachetée avec tout ce que j'avais vaillant, et je vous la rapporte, belle-sœur : la voilà.

En parlant ainsi, il montrait à la vieille femme une 30 grosse montre d'argent. La veuve la saisit en poussant un cri, et la baissa à plusieurs reprises. Toutes les femmes pleuraient ; Martin lui-même paraissait très ému ; quant à Bruno, il toussait et essayait de boire pour combattre son attendrissement. 35

Lorsque la veuve Mauvaire put retrouver la parole, elle serra dans ses bras le digne matelot et le remercia avec chaleur. Toute sa mauvaise humeur avait disparu ; elle ne pensait plus aux idées qui l'avaient 5 préoccupée jusqu'alors.

La conversation avec Bruno devint plus libre et plus amicale. Ses explications ne permirent bientôt plus de se tromper sur sa véritable position : l'oncle d'Amérique revenait bien aussi pauvre qu'il était parti.

10 En déclarant à son neveu que lui et les siens se repentiraient de leur froideur, il n'avait pensé qu'aux regrets qu'ils devaient éprouver, tôt ou tard, d'avoir méconnu un bon parent.

Tout le reste était une induction de Martin.

15 Bien que cette découverte détruisit définitivement les espérances de la mère et de la fille, elle ne changea rien à leurs manières. Toutes deux, gagnées de cœur à l'oncle Bruno, lui conservèrent par choix la bienveillance qu'elles lui avaient d'abord témoignée par intérêt, 20 et l'entourerent, à l'envi, des prévenances les plus affectueuses.

Le matelot, pour lequel on avait épuisé toutes les ressources de l'humble ménage, venait enfin de quitter la table, lorsque Martin, sorti depuis un instant, rentra 25 tout à coup, en demandant à Bruno s'il voulait vendre son singe.

— Rochambeau ? répondit le marin, non pas ; je l'ai élevé, il m'obéit ; c'est mon serviteur et mon compagnon ; je ne le donnerais pas pour dix fois ce 30 qu'il vaut. Mais qui donc veut l'acheter ?

— C'est M. le comte, dit le jeune homme ; il vient de passer, il a vu l'animal, et en a été si content qu'il m'a prié de faire moi-même le prix et de le lui amener.

— Eh bien ! tu lui diras qu'on le garde, répondit 35 Bruno en bourrant sa pipe.

Martin fit un geste de contrariété.

— C'est jouer de malheur ! dit-il ; M. le comte s'était justement rappelé ses promesses ; il m'avait dit de lui avoir le singe, et qu'il prendrait avec moi ses arrangements pour cette place de régisseur. 5

— Ah ! ton sort était fait ! s'écria la veuve avec un accent affligé.

Bruno se fit expliquer l'affaire.

— Ainsi, dit-il, après un moment de réflexion, tu espérais, en procurant Rochambeau au comte, obtenir 10 l'emploi que tu désires ?

— J'en étais sûr, répondit Martin.

— Eh bien ! s'écria brusquement le marin, je ne vends pas l'animal, mais je te le donne ! Offre-le à ton seigneur, et il faudra bien qu'il reconnaîsse ta 15 politesse.

Ce fut un concert général de remerciements auxquels le marin ne put couper court qu'en envoyant son neveu au château avec Rochambeau. Martin fut très bien reçu par le comte, qui causa quelque temps avec 20 lui, s'assura qu'il pouvait remplir l'emploi demandé et le lui accorda.

On comprend la joie de la famille lorsqu'il revint avec cette nouvelle. La veuve, voulant expier ses torts, avoua alors au marin les espérances intéressées 25 qu'avait fait naître son retour. Bruno éclata de rire.

— Ah ! s'écria-t-il, je vous ai joué un bon tour ! Vous espériez des millions, et je ne vous ai apporté que deux bêtes inutiles.

— Vous vous trompez, mon oncle, dit doucement 30 Clémence : vous nous avez apporté trois trésors sans prix : car, grâce à vous, ma mère a maintenant un souvenir, mon frère du travail, et moi . . . moi, j'ai l'espérance !

## NOTES

Page LINE

7. 1. **Versailles**: the chief town of Seine-et-Oise, 11 miles SW. of Paris. It was made the seat of his court by Louis XIV., who had the famous palace built.
30. 1. **de ce siècle**: *i.e.* the nineteenth century.  
Dieppe, on the Channel, in the department of Seine Inférieure, is much frequented as a seaside resort; its foreign trade, though not so prosperous as formerly, is still considerable.
35. 5. **Rochambeau**: the name of a famous marshal of France who commanded the troops sent to help the Americans in 1780.
39. 10. **Le Tréport**: a small seaside town in the department of Seine Inférieure, not far from Dieppe.

## WORDS AND PHRASES

**Page**

7	<i>l'ombre</i> ( <i>J'</i> )	the shade, darkness	du dehors	from the outside
	<i>le rideau</i>	the curtain	le rez-de-chaussée	the ground-floor
	<i>s'abaisser</i>	to be lowered, come down	l'exigence ( <i>J'</i> )	the unreasonable requirement
	<i>la voie</i>	the track, road	le carton	the pasteboard box
	<i>attardé</i>	belated	la paille	the straw
	Un pavillon à un seul étage		le secrétaire	the writing-desk
	Un cabinet dont le bureau au cuir		A one-storeyed bungalow	
	Recouvert d'une cotonnade détincte		A consulting-room whose leather- topped writing-table	
			With its faded cotton bed-cover	
8	<i>démodé</i>	old-fashioned	une mesure	a tumble-down old place
	<i>retrancher sur</i>	to curtail	bâzardé	with yawning cracks
	<i>le locataire</i>	the tenant	vermoulu	worm-eaten
	<i>s'établir</i>	to set up	le parrain	the godfather
	<i>l'aisance</i> ( <i>J'</i> )	the comfort	So as to adorn oneself with super- fluities (to keep up appearances)	
	<i>s'épuiser</i>	to dwindle away	A former bailiff	
	Afin de se parer du superflu		She had, however, not become dull nor hard	
	Un ancien huissier			
	Elle ne s'était, du reste, ni hétéroïde, ni endurcie			
9	<i>féconder</i>	to fertilize, turn to account	le prêt	the loan
	<i>le suc</i>	the sap, good	un entretien	a conversation
	<i>égardé</i>	stray	s'évanouir	to faint
10	<i>balbutier</i>	to stammer	soit	all right
	<i>la remise</i>	the coach-house	le seuil	the threshold
	<i>le cabriolet</i>	the gig	le réverbère	the street-lamp
	<i>Pamertaine</i> ( <i>J'</i> )	the bitterness	la lueur	the glimmer

	Le seau était resté au puits Sa voix saccadée et sifflante Franchir les deux marches d'entrée	The bucket had been left at the well His jerky and wheezy voice • To cross the two door-steps
ix	à tâtons              groping le chevet              the head of the bed, bedside le hangar              the shed	la tisane              herb-tea, tea haletant              panting un bouillon de sorrel-tea parelle
	Se soulever sur son coude Je ne savais pas le terme échui Quand on tient à nouer les deux bouts	To raise oneself on one's elbow I did not know that the rent was due When one is anxious to make ends meet
12	louer              to let s'empresser            to hasten souffler              to blow	redresser              to raise au-delà de . . .       beyond . . . une ordonnance        a prescription
	Il ne tarda pas à lui faire reprendre ses sens	He was not long in bringing him back to consciousness
13	deviner              to guess gratuitement          without charge solder                to pay, balance la guérison            the recovery À plusieurs reprises	se prêter à . . .     to give in, consent to . . . l'abnégation ( <i>f</i> )    the self-denial
	14 le bonheur          the happiness se reporter            to extend quelque . . .           however . . . que . . .	Repeatedly un appui              a support madré                cunning de côté               askance
	Plié à ce joug Qu'allait-elle devenir ? Il n'y paraîtrait plus	Used to this yoke What was to become of her ? There would not be a sign of it left
15	le creux              the hollow, the chest une oie                a goose plumer                to pluck	un rôgai              a treat la bonne chère        the good meal une course            an errand
	Vous êtes bâti à chaux et à sable	You are built with mortar (lime and sand), you have an iron constitu- tion
	Nous vous apportons de quoi pour ça Excité par ces succulents effluves	We have brought you something for that Excited by these savoury odours
16	narquois              sly, mocking bégayer              to stutter ivre                    intoxicated	un placement        an investment les honnêtes gens    all good people réclamer              to demand

	Il sent la cour à ma succession Il masser les épaules	They are after my money To shrug one's shoulders		
17	l'agonie ( <i>f.</i> ) dégrisé entrecompté égaré Dites-le toujours Se tordire les mains J'ai fait sa part Il vit les yeux du moribond se vitrer Rendre le dernier soupir	the pangsof death sobered broken bewildered Go on and say it To wring one's hands I have left her her share He saw the dying man's eyes become glazed To breathe one's last		
18	agenouillé s'emparer de . . le traversin la bière être à bout Prende garde à . . Suivre le convoi au cimetière	kneeling to get hold of . . the bolster the bier to be exhausted To take care of . . To follow the funeral to the cemetery		
19	gêner les parents le droit trier Par ménagement pour mon chagrin Condamné pour escroquerie	to be in the way the relatives the right to sort Out of consideration for my grief Convicted for swindling		
20	criard la procuration éviter s'affranchir de . . J'ai la résolution arrêtée de . . Payer les frais	shrill, harsh power of attorney to avoid to get rid of . . I am determined to . . To pay the cost		
21	s'entremettre apaiser le reçu Je réclame l'apposition des scellés La légitimité de sa créance	to intervene to appease the receipt l'élan ( <i>m.</i> ) la reconnaissance placuer	the impulse, en- thusiasm the gratitude to invest I claim the affixing of seals The lawfulness of his claim	
22	la pelle entraîner	the shovel to drag away	le mépris attendri	the contempt moved

	la mercière	the haberdasher's wife	l'étreinte ( <i>f</i> )	the grasp
	Elle se jeta à sa rencontre	She rushed up to him .		
23	se vanter en friche adossé à . . la corniche	to boast lying waste built against . . the cornice	un trait de lumière le plâtras	a sudden ray of light the plaster
	La margelle à demi écroulée		The kerb being half crumbled away	
	La pierre de taille, solidement calée		The freestone firmly set	
	Avait gardé tout son aplomb		Had remained quite plumb	
24	l'orifice ( <i>m</i> ) tailler les interstices ébranler	opening, mouth to cut (into shape) the intervals, gaps to shake, move	arracher la maçonnerie le vertige la serrure	to snatch, tear away the masonry the giddiness the lock
	Le dedans et le dehors		The inside and the outside	
	Rebrousser chemin		To retrace one's steps	
	Un coffret cerclé de fer		A small iron-bound chest	
25	désigner la part tenir lieu de . .	to point to the portion to take the place of . .	doter les représailles déranger	to endow the reprisals to disturb
	Soustraire son héritage à . .		To withhold his heritage from . .	
	Quelque convaincantes quo . .		However convincing . .	
	Quoi qu'il pût se dire		Whatever he might say to himself	
26	la cassette reculer	the casket to recoil, step back	exalté baigner	enthusiastically to bathe
	Je ne serai à la charge de personne		I shall not be a burden to anybody	
	Avoir peine à comprendre		To find it difficult to understand	
27	la restitution tressaillir attester empêcher	the restoration to tremble to point to to prevent	profiter de . . le devoir	to take advantage of . . the duty
28	l'attendrisse- ment ( <i>m</i> ) la droiture la veille Une liasse de billets de banque	the emotion the straightforwardness the night before A bundle of bank-notes	les espèces ( <i>f</i> ) sur-le-champ chanceler la doublure le magot	the cash on the spot, at once to totter the lining the hoard

29	frustrer accabler	to frustrate, balk to overwhelm	les assistants la malédiction	those present the curse
	Il ne tarda point à devenir . .	He soon became . .		
	Avoir beaucoup de peine à . .	To have great difficulty in . .		
30	inattendu abuser	unexpected to wear threadbare	le matelot les déshérités la lieue le soutien	the sailor the poor the league the support
	un négociant	a merchant		
	Le commerce restreint de nos jours	The limited trade of the present time		
	La veuve avait subi de rudes épreuves	The widow had experienced hard trials		
31	le naufrage dérangeer l'abattement(m)	the shipwreck to upset the prostration	s'établir un écu un caraco	to settle down a dollar a jacket
	Il avait dû quitter ses études	He had had to give up his schooling		
	Reprendre sa part	To take up again his share		
32	une alliance chagrin le régisseur	a match sorrowful the agent, steward	le buffet un gigot le four	the sideboard a leg (of mutton) the oven
	Ils ont eu beau embarquer leur fils, à cette fin de . .	lu vain have they sent their son to sea with a view to . .		
	Il a envie de revenir	He wants to come back		
	Rien ne presse	There is no hurry		
33	du lard fumé une fouace le froment une terrine	bacon a roll, bun wheat an earthen pan	ébréché encadré un perroquet le giron	notched framed, encircled a parrot the lap
	Mettre le couvert	To lay the table		
	Au haut bout de la table	At the upper end of the table		
	Faire le guet au dehors	To be watching outside		
	Un singe de moyenne espèce	A monkey of medium size		
	Remettez-vous le cœur	Don't be afraid		
34	se dédommager les chaussures (f.) un bonne' de	to make up the boots a nightcap	la malle le séjour dépouillé de . .	the trunk the stay deprived of . ., without . .
	nuit			
	Il y a une bonne bordée à courir . .	It is a fine tack to fetch (a good distance)		
	Un vaisseau à trois ponts	A three-decker		
	Il y a pas mal de bas	There are not a few stockings		